

## **Sébastien Chauvin**

Article « Violence(s) », in Louis-George Tin (dir.), *Dictionnaire de l'Homophobie*, Presses Universitaires de France, 2003, p. 421-424.

# **VIOLENCE(S)**

Il n'y a pas de violence « gratuite », et les violences homophobes n'échappent pas à la règle qui veut que toute action humaine ait un sens pour celui qui l'accomplit et implique une motivation plus ou moins consciente. Mais une réflexion sérieuse sur l'homophobie (comme sur toutes les formes de racisme) ne peut se cantonner aux notions floues et appauvrissantes de « préjugé », de « représentation » ou même d' « idéologie ». En refusant partiellement de réduire les violences à de simples « pulsions irrationnelles », ces notions tentent bien de les arracher à l'arbitraire de la folie ou de la pathologie, et parviennent en partie à les rendre moins « absurdes » et moins inintelligibles. Mais en recherchant à tout prix les causes des agressions physiques et verbales dans une cohérence uniquement psychologique ou une rationalité purement interne au discours, elles renoncent à retrouver leur fondement *social et pratique*, et leur nécessité plus largement « socio-logique ». En posant implicitement que le monde social marche sur la tête, elles manquent trop souvent le fond du problème et ne permettent pas de s'armer efficacement pour le résoudre.

Afin d'éviter de répéter les erreurs et les errements idéalistes ou « logocentriques » du politiquement correct, qui croyait ainsi pouvoir changer la réalité et faire disparaître la violence sociale en se contentant de changer les mots à travers lesquels elle s'exprime, il faut donc replacer la violence homophobe, celle des mots comme celle des actes, au sein d'une économie de la domination hétérosexiste. Certes, ce système d'oppression se traduit dans le langage et se retrouve dans les têtes, mais il se matérialise aussi dans le fonctionnement des institutions (École, État, Armée, Justice, mariage, filiation etc.), s'objective dans les structures de l'espace physique (notamment urbain) et

vient s'inscrire jusque dans les corps, se cristalliser dans les pratiques les plus quotidiennes, qui mettent en jeu des dispositions sociales durablement intériorisées par les individus et par les groupes. L'intérêt compréhensible pour les subtilités linguistiques et pour la violence des micro-interactions doit donc venir s'insérer dans une appréhension globale et historique des phénomènes. On ne peut comprendre, notamment, que l'ordre social et ses agents fassent violence aux homosexuels, et heurtent régulièrement leur « nature », leur identité, que si l'on saisit dans le même temps que cette identité (gay, lesbienne, etc.) s'est construite dans et par l'oppression, inséparablement comme *produit de* et comme *réponse à* une relation de domination. La violence homophobe n'est pas absurde : c'est la violence qu'une société réserve à son autre, à cette partie d'elle-même qui la définit en négatif. Etre gay ou lesbienne aujourd'hui, c'est être un enfant de cette violence-là.

### **« Des » violences à « la » violence**

La violence, ce sont d'abord « les violences », physiques ou symboliques, celles que l'on sent, que l'on voit et que l'on interprète comme telles, des injures du quotidien ordinaire à la brutalité mortelle des coups de battes de base-ball, en passant par le harcèlement psychologique, le chantage, et les slogans les plus haineux des manifestants anti-PaCS. Comme l'a remarqué Daniel Welzer-Lang, certaines violences homophobes sont avant tout des violences *transphobes* : elles visent moins pour elles-mêmes les amours de même sexe que les traits masculins chez les femmes, et féminins chez les hommes (elles peuvent donc viser des personnes qui possèdent ces traits sans pour autant être homosexuelles). D'origine très souvent masculine, les agressions et les insultes sont presque toujours empreintes de sexualité et de réduction au sexuel, comme c'est le cas dans l'exemple extrême du viol punitif de l'homosexuel(le). Lorsque la cible est une lesbienne ou prétendue telle, l'agression a entre autres pour fonction de punir l'indisponibilité sexuelle de la victime, vis-à-vis non seulement des agresseurs en particulier (ils sont souvent

plusieurs), mais aussi et surtout de la classe des hommes en général, dont les agresseurs se sentent solidaires. Lorsque l'attaque touche un homme gay c'est, inversement (mais pas uniquement), le refus ou l'incapacité de celui-ci à « tenir son rang » qui sont visés. De manière assez révélatrice, s'ils ne perçoivent pas toujours la relation sexuelle imposée et punitive avec un gay comme un danger explicite pour leur propre hétérosexualité (notamment parce qu'ils ne pensent pas leur acte comme une *relation* mais comme une *action sur*), les violeurs s'efforcent généralement d'accompagner leur communication avec l'« impur » sexuel de certaines précautions viriles, confusément destinées à empêcher que le contact ne se mue en contamination.

Ces petites et ces grandes brimades, qui se perçoivent comme réparation nécessaire d'une faute rituelle faite à l'ordre socio-sexuel, font littéralement *exister* cet ordre en même temps qu'elles le font respecter, l'inscrivant en nous sous forme de souvenirs douloureux ou d'anticipations pratiques souvent suffisamment ancrées dans nos esprits et dans nos corps pour dispenser ensuite la violence de s'exercer « en actes ».

Car le principe de l'efficacité sociale de cette violence physique qui, même dans ses formes les plus brutales, n'est jamais uniquement physique, et de cette violence verbale qui, même dans ses formes les plus euphémisées, dit toujours plus que de simples mots, ne se trouve pas tout entier dans le geste ou la parole qui les actualise. Le poids des mots n'est pas seulement dans les mots. Et un coup de pied fait mal, certes, mais il fait d'autant plus mal s'il signifie « voilà ce que tu es » « tu n'est qu'une sale gouine, une citoyenne de seconde zone, un être anormal et inférieur », être que j'ai le pouvoir de nommer sans être nommé, de classer sans être moi-même classé, et de remettre à sa place sociale en lui rappelant par mes coups l'évidence des normes et des hiérarchies « objectives ». Si ces agressions peuvent agir indissociablement sur les esprits et les corps, parfois même à une grande distance, c'est donc qu'elles s'appuient sur un ordre symbolique qu'elles « citent », récitent et renforcent. Or, cet ordre ne s'identifie pas à un simple « contexte » intellectuel ou politique qui serait purement extérieur aux acteurs sociaux, et ne s'exercerait sur eux que

sur le mode de l' « influence » : beaucoup plus radicalement, l'ordre symbolique pénètre au plus intime des subjectivités, qu'il tend à produire à son image en produisant des individus qui fonctionnent spontanément selon ses lois. A travers les violences « ouvertes » (qui se présentent parfois comme de simples *menaces* de violence), il interpelle littéralement le sujet homosexuel ou virtuellement homosexuel. Parfois même il paralyse et rend comme muet – lorsqu'on n'a pas les mots pour dire l'oppression. D'une manière moins directe mais plus perverse, il rend aussi les gays et les lesbiennes tendanciellement invisibles. Non au sens de l' « invisibilité-privilège », réservée aux dominants monopolisateurs de l'universel, aux identités qui vont de soi, qui confirment les attentes et que les attendent confortent, qui n'ont pas besoin de se dire ni de s'avouer (jamais de « maman, je suis hétérosexuel ») : cette invisibilité-là est celle du « bon soldat », de celui qui colle au paysage au point de faire partie des meubles sociaux. L' « invisibilité punitive » que subissent les homosexuels est tout autre : c'est celle des identités opprimées, refoulées, indicibles, impensables. Celle qui préférerait que tout cela n'existe pas, n'ait jamais existé.

Ainsi la violence « magique » des mots et des coups tire son efficacité vexatoire d'un travail social continu qui la précède en partie, et qui tend à inculquer aux individus des habitudes de pensée, des réflexes pratiques et des schèmes de perception à même de lui conférer son pouvoir dégradant, schèmes d'autant plus puissants qu'ils sont partagés et par les agresseurs, et par les agressés. L'injure ou le coup agissent comme un « déclic » qui, activant nos montages psychologiques acquis et nos réactions conditionnées, libère et mobilise en un instant toute la violence et l'énergie sociales accumulées par l'histoire de l'oppression individuelle et collective. En d'autres termes, si les agressions physiques et verbales ont parfois des conséquences apparemment si disproportionnées à leur réalité matérielle et tangible (un « simple » mot, un regard méprisant, une « petite » brimade etc.), c'est qu'elles ne font que rappeler ce qui crève les yeux, ce que l'on sent et « sait » déjà jusqu'au plus profond de nos consciences et de nos corps socialisés : elles sont d'autant plus cruelles et efficaces que ce qu'elles « disent » va sans dire.

Car la conséquence de cette violence systémique reproduite dans les interactions ordinaires, les abandons et les petits renoncements à la révolte, c'est souvent la soumission de ceux-là même qu'elle opprime, à travers cette « violence symbolique » qui s'exerce lorsque l'oppression est ressentie comme légitime ou « normale », et plus généralement à chaque fois qu'une position dominée dans les rapports sociaux de genre ou d'identité sexuelle en vient à être vécue sur le mode de l'évidence. Cette soumission peut même s'opérer à *mon corps défendant* : peur, honte, discrétion, sentiment du ridicule et de l'inapproprié, toutes ces émotions sociales surgissent en nous et agissent sur nous presque malgré nous, exploitant les « complicités souterraines » que nos corps conditionnés entretiennent avec les régularités et les hiérarchies réalisées de la société hétérosexiste. Ayant été (et restant en permanence) façonnés par ce monde inégalitaire, nous nous trouvons ainsi prédisposés à reconnaître ses divisions instituées et ses structures d'autorité, donc à conférer à la violence homophobe une partie du pouvoir parfois paradoxal qu'elle exerce sur nous.

### **Ordre symbolique et ordre social**

Logiquement, cet ordre symbolique établi qui accroît les effets de la violence physique et fait tout le pouvoir « blessant » de la violence verbale permet aussi aux injonctions sourdes de la norme sexuelle d'exercer leurs effets les plus matériels sans même avoir besoin d'être énoncées comme ordres explicites. Il faut prendre au sérieux, par exemple, les témoignages concordants des auteurs de crimes homophobes, qui affirment sincèrement croire faire quelque chose de bien pour la « patrie » ou la « morale », et ne pas comprendre ce qu'on leur reproche. S'ils l'affirment, c'est qu'ils perçoivent bien, derrière les ambiguïtés des déclarations officielles, et parmi l'enchevêtrement de signaux que leur transmet la société dans laquelle ils vivent, une forme de quitus social, voire d'encouragement ou d'approbation à leurs actes de haine.

Comment ne pas voir, notamment, que la violence des individus s'enracine dans la violence du droit ou, plus indirectement, des théories

anthropologiques normatives et de certaines lectures psychanalytiques qui ratifient l'inégalité *des* droits ? La violence d'État, qui peut être juridique, symbolique, ou proprement physique (emprisonnement, peine de mort, bûcher, torture, camps etc.), se survit ainsi dans les sociétés démocratiques sous forme de dispositions légales discriminatoires qui continuent à brider les luttes politiques et juridiques contre les agressions à l'encontre des homosexuels. Pour ne prendre qu'un exemple, il reste particulièrement délicat, sinon contradictoire, de vouloir solliciter une lutte publique contre l'homophobie ordinaire auprès d'un État qui reconnaît toujours une inégalité de droit entre les couples hétérosexuels et homosexuels. Imaginerait-on une « loi contre l'antisémitisme » dans un pays où l'État interdirait aux couples juifs de se marier ou d'adopter des enfants ?

Les violences ouvertes sont donc en quelque sorte les « décrets d'application » des lois symboliques et juridiques. Elles peuvent souvent se contenter de fonctionner comme des *rappels à l'ordre* car cet ordre est déjà présent et observable quotidiennement, inscrit non seulement dans nos têtes individuelles, mais aussi dans les structures du monde hétérosexiste qui nous entoure, qui « en impose » et s'impose à nous : nul n'est censé ignorer l'ordre symbolique. Quand bien même on parvient en partie à s'en libérer subjectivement, il suffit encore de lever les yeux sans se « voiler la face » pour « constater » le « démenti » des « faits ». Ainsi, contester ces règles et ces lois sociales revient à être aussitôt accusé de les « nier » comme on nie la réalité brute, et prête à être désigné au mieux comme un hypocrite politiquement correct qui fuit devant l'évidence et fait semblant de ne pas reconnaître les hiérarchies naturelles, au pire comme un fou délaissant le monde réel pour lui substituer le délire de ses échappées oniriques.

En d'autres termes, l'ordre symbolique (tout comme ses brutales ramifications) ne pourrait « naturaliser » avec autant de succès les divisions et les hiérarchies sexuelles instituées par l'histoire s'il ne s'appuyait sur un monde social « objectif » fait de discriminations réellement existantes et

d'inégalités réellement appliquées, ordre social et sexuel dont il ne constitue que la dimension symbolique, et qu'il tend à renforcer. Pour la vision homophobe du monde, qui, comme toute vision dominante, tend à inverser magiquement la logique de ses propres effets, la position subordonnée des gays et des lesbiennes dans « l'ordre des choses », des visibilitées, et des identités observables (position qui reste méconnue comme produit de la domination) fonctionne comme une confirmation « objective » de leur « juste » infériorisation dans l'ordre des sens, des symboles et des dignités (« Les homos se cachent, c'est bien qu'ils doivent avoir honte de quelque chose ! »). De plus l'orchestration collective des réactions homophobes nourrit l'illusion bien fondée (« bien fondée » au sens où elle contribue à produire ce qu'elle suppose) de la transcendance et de l'universalité des jugements sociaux dévalorisants que celles-ci enferment et qui, lorsqu'ils ne sont pas désarmés par des contre-discours et des contre-pratiques, peuvent fonctionner comme des verdicts. Ainsi les formes les plus visibles et les plus médiatiquement scandaleuses de la violence homophobe sont à la fois la seule partie émergée de l'iceberg hétérosexiste et ce qui l'actualise au quotidien en venant renforcer réellement (agressions) ou virtuellement (menaces explicites et implicites) son inscription inséparablement physique et sociale.

Mais cette violence invisible de la norme sexuelle est aussi subie, en un sens, par ceux-là même qui en sont les principaux agents : l'agression contre les homosexuels, les « folles », les « anormaux », dans la distance à autrui qu'elle manifeste et réalise, physiquement comme symboliquement, est un bon moyen d'oublier et de faire oublier la *distance à soi* (« deviens ce que tu es », « sois un homme ») inscrite dans une virilité toujours faillible, déchargeant ainsi sur la victime le poids de la lutte de tous les instants contre les petits et les grands échecs de la masculinité, et la pression quotidienne des efforts parfois épuisants pour combler les brèches qui s'ouvrent en permanence derrière l'apparence d'une « mâle » assurance d'autant plus surjouée qu'elle masque des identités incertaines et précaires. Les violences homophobes s'inscrivent ainsi

dans une économie socio-psychique de la domination sexiste et hétérosexiste, et on ne peut les arracher à leur caractère « incompréhensible » que si l'on saisit que leurs auteurs se sentent non seulement « autorisés » à les commettre, mais aussi viscéralement agressés par leurs victimes, dont la seule existence (et surtout la visibilité, d'autant plus menaçante qu'elle se fait plus collective) menace de révéler leur propre vulnérabilité, celle de dominants dominés par leur domination, victimes à leur manière de rôles qu'ils ne peuvent assumer qu'imparfaitement. Les auteurs de crimes homophobes ne sont donc pas de simples marionnettes de l'ordre sexuel : ils se font plutôt les interprètes intéressés de ses hiérarchies.

Enfin, il y a sans doute dans la vie sociale quelque chose comme une « loi de conservation » de la violence accumulée : si celle-ci n'est pas collectivement mobilisée dans un travail de résistance à l'oppression par ceux qui partagent le même stigmaté et la même injustice, il subsiste toujours le risque que la victime homosexuelle retourne le mépris et la violence contre ses co-stigmatisés, voire contre elle-même, dans des comportements autodestructeurs qui peuvent aller jusqu'au suicide. Mais la contre-violence politique des mouvements de résistance individuels et collectifs a toutes les chances d'être interprétée comme « agressive » ou « hystérique » par la condescendance des dominants (ici, hétérosexuels), mal à l'aise, remis en cause dans leur bonne conscience pratique et dans le sentiment paresseux de leur propre « normalité ». Cette sensation mal placée enferme en réalité autant de violence que les propos de ce grand patron qui, devant des salariés parvenus de haute lutte à se frayer un chemin jusqu'à son bureau, leur fait remarquer avec mépris que « ce n'est pas la peine de crier si fort ».

C'est donc toute une machinerie sociale et symbolique qui confère leur puissance aux formes diverses que revêt la violence homophobe, des brutalités les plus ouvertes et les plus odieuses jusqu'aux subtilités de la violence sourde, celle qui se nie comme violence, opposant aux tentatives de contestation le discours du bon sens et de la nature, qui a derrière lui l'ordre social et ses



évidence premières. Cette machinerie bien huilée laisse à craindre que les tentatives pour poursuivre les violences homophobes restent condamnées à se concentrer sur les effets sans s'attaquer aux causes. Mais s'il est vrai, comme le rappelle justement Didier Eribon, qu'il est toujours difficile de « criminaliser le bon sens », il ne faut pas oublier que, malgré sa logique implacable, et à chaque fois que l'on s'est décidé à attaquer ses vraies racines, le « bon sens » ne s'est jamais avéré ni tout à fait immuable, ni absolument invincible.

Sébastien Chauvin